

Au village de Berevo, c'est dans l'école communale qu'ont lieu les consultations. Adultes et enfants sont d'abord pesés avant d'être vus par les médecins d'Ar Mada.

PAR RÉGIS LE SOMMIER



MADAGASCAR LES COMMANDOS DU CŒUR

C'est l'un des dix pays les plus beaux et les plus pauvres au monde. Dans cette île de l'océan Indien sous-développée, des médecins français bénévoles et d'anciens officiers de marine offrent leur savoir-faire pour sauver une population privée de tout. Une goutte de bienveillance dans une jungle impitoyable. Notre reporter a suivi les équipes regroupées dans l'ONG Ar Mada.

UNE SALLE DE CLASSE COMME HÔPITAL. UNE CHARRETTE ET DEUX ZÉBUS POUR AMBULANCE



L'aube se lève. Une brume épaisse recouvre les rives de la Tsiribihina. Le bateau, une barge de fer d'une dizaine de mètres à fond plat recouverte de tôle, fend l'eau calme du fleuve d'où s'élèvent des fumerolles. A peine débarqués sur la berge rouge et boueuse, les médecins de l'ONG Ar Mada grimpent au village de Berevo, un ensemble de cases au cœur d'une jungle ruisselante, dans l'ouest de Madagascar. «Vazaha (Blanc), donne-moi ballon!» Un essaim d'enfants pieds nus et souriants nous assaille le long de l'unique sentier. Au passage, un homme exhibe un singe apprivoisé. Le temps de quelques photos avec, sur l'épaule, ce lémurien qui n'existe qu'ici, et les médecins poursuivent leur ascension jusqu'à l'école publique située sur les hauteurs du village. C'est là qu'aura lieu la consultation aujourd'hui.

En chemin se dévoile la silhouette d'un bâtiment de style colonial. C'était l'hôpital de Berevo. Construit par les Français, il a été abandonné il y a longtemps et ses murs extérieurs sont rongés par la putréfaction. A l'intérieur, la salle qui servait de dortoir est pratiquement vide. Dans un coin, un lit unique avec une perfusion reliée à rien et, au pied, deux bouteilles d'eau jaune et une écuelle. Un bras et une jambe noueux comme des lianes dépassent d'une couverture.

L'homme a la noirceur de l'ébène et son visage fripé semble déjà habité par la mort. Pascal, le médecin dermatologue, s'approche. L'homme s'empare de son bras. «Il dit que sa jambe lui fait très mal», traduit un Malgache qu'Ar Mada a recruté comme inter-

prête pour la journée. Pascal soulève la couverture. L'homme désigne son entrejambe dans lequel apparaît un énorme testicule. «C'est une filariose, explique Pascal. Il s'agit d'un ver microfilaire qu'on trouve dans les forêts. Transmis par des moustiques, il bloque le système lymphatique et provoque ce genre de protubérances.» Pascal ne s'est pas trompé: l'homme est bûcheron, comme le confirme l'interprète qui affirme être de sa famille. Pascal lui demande de tousser. La douleur le fait grimacer. «Ça ne peut pas être que la filariose, explique le dermatologue. Il y a autre chose. Ce n'est plus de ma compétence. Il faut le transporter jusqu'à l'école.» Une charrette tirée par deux zébus fera office d'ambulance. Le curieux attelage s'ébranle en direction de l'école sous un soleil dorénavant souverain.

Là-haut, c'est l'effervescence des grands jours. La consultation a commencé et des centaines de villageois se pressent devant les salles de classe. Dans une pièce à l'écart, les dentistes équipés de masques s'activent autour de chaises en plastique emboîtées les unes dans les autres pour s'ajuster à la taille du patient. «Sukafi fava!» (ouvrir la bouche), fait Lionel à un homme à qui il va retirer trois molaires et une incisive. L'une d'elles est tellement calcifiée qu'on ne la distingue plus sous la gangue blanchâtre. Lionel retire l'un après l'autre des chicots sanguinolents aux racines démesurées et les dépose dans un bac en plastique blanc. «Mandrura! (crache)», ordonne Lionel. Un filet de bave sanglante coule dans un seau.

Avec Marie, sa compagne, ils n'ont pas chômé depuis le début de l'expédition. La première journée, les deux dentistes originaires de Biarritz ont enlevé 75 dents au village de Bedigro. Ils sont encore loin cependant du record d'Ar Mada: 760 dents en une mission, dont 17 sur la même personne... Pendant ce temps, un peu plus loin, des mères et leurs enfants patientent devant l'entrée d'une classe dans une cohue que Patrick, un des deux officiers de marine de la mission, a bien du mal à contenir. Après la pesée, il oriente les patients vers les médecins qui les reçoivent assis derrière un pupitre où l'on a déposé une bouteille de gel désinfectant.

Christian Gros, le fondateur d'Ar Mada, gesticule au milieu de cet ordre médical de l'éphémère. Il est de très mauvais poil: «Où est l'infirmier du village? C'est drôle, on arrive et il se planque», dit-il en jetant un œil triste sur le vieil homme qu'on a sorti de sa charrette et déposé sur une table en bois.

Pascal et Marc, un médecin anesthésiste de l'équipe, mordent leur stylo. Ils viennent d'examiner le vieil homme et craignent une tumeur rénale dont les métastases compriment le nerf sciatique. Christian se tourne vers l'interprète: «Il faut l'emmener à l'hôpital. Vous ne nous avez pas dit que vous étiez de la même famille? – Nous sommes de la même ethnie, corrige



En haut, l'équipe de la mission 83 sur le fleuve Tsiribihina. Ci-contre, dans la médecine de brousse, on fait avec les moyens du bord: une étable devient cabinet dentaire... Lionel extrait les dents d'un garçon.



l'interprète qui parlait tout à l'heure du bûcheron comme de son frère. – Vous n'avez qu'à vendre trois zébus! Et la solidarité, bordel! » L'homme baisse les yeux. « C'est toujours la même chose, enrage Christian. Nous vous aidons mais, lorsqu'il s'agit de passer au stade supérieur, il n'y a plus personne. »

Soudain, dans le village, plus personne ne le connaît. Un vagabond, atterri là on ne sait trop comment ni pourquoi. Christian envisage un moment de le prendre avec nous sur le bateau jusqu'à Morondava, le terme de notre périple. Mais aucun villageois ne veut faire le voyage avec lui. La volonté qui anime Ar Mada d'aider les autres trouve soudain ses limites. « Si on l'emmène à l'hôpital de Belou, qui s'occupera de lui? Il crèvera tout seul », s'énerve Christian.

On s'en remet aux Franciscaines missionnaires de Marie qui ont un couvent à Berevo. En attendant l'aide de la providence divine et le réconfort des sœurs, l'homme est ramené sur la charrette dans son lit à l'hôpital où il finira sans doute ses jours. « Il a 71 ans, conclut Pascal, même en France, on ne s'acharnerait pas. » Soudain j'ai un doute. Si même chez nous on ne saurait le sauver, dans quelle mesure notre présence ici est-elle utile? Des questions comme celle-là taraudent parfois médecins et accompagnateurs d'Ar Mada le long de leur périple sur la Tsiribihina. « Ce qu'on fait, c'est une goutte d'eau dans un fleuve », lâche Delphine, une accompagnatrice, le soir au bivouac alors que les moustiques attaquent les nerfs déjà mis à l'épreuve par la journée de consultation. Les rasades de rhum arrangé (aux extraits de gingembre) ne suffisent pas à chasser les interrogations. D'autres questions surgissent chez les médecins et accompagnateurs: « Sait-on s'ils prennent bien leurs médicaments après la consultation? » « Que signifie trois fois par jour quand le rythme des repas n'a qu'un lointain rapport avec celui que nous connaissons en France? » Le doute, Christian Gros l'a ressenti plusieurs fois au cours des 46 descentes de Tsiribihina qu'il a effectuées depuis qu'il a fondé Ar Mada en 1999. Dans ce coin de terre qui rassemble l'arc-en-ciel des pathologies de la misère, il a souvent éprouvé cette impuissance.

VIH, tuberculose, paludisme...

Les missions passent sur la Tsiribihina toutes les cinq semaines. Elles assurent un suivi médical unique auprès des populations les plus pauvres de Madagascar. VIH, tuberculose et paludisme, ceux qui se pressent pour la visite médicale ont pour la plupart une, voire deux, de ces trois maladies. Hormis le palu, visible à l'œil nu, on n'a jamais assez de temps pour détecter les deux autres. Cela donne une idée des risques pris par ces médecins, surtout les dentistes qui travaillent avec une double paire de gants. Berevo fut le premier village visité par Ar Mada lors de sa première mission en janvier 2000 au milieu d'une épidémie de choléra que le gouvernement malgache s'obstinait à passer sous silence. Depuis, les choses ont évolué. Les habitants ont des carnets de santé à peu près à jour. C'est loin d'être le cas partout le long du fleuve.

A l'origine, ils étaient huit à consulter dans les villages de pêcheurs, équipés d'une simple valise de médicaments. « Nous n'avions même pas l'accord des autorités malgaches », se souvient Christian. « Au bout de deux ans, pour officialiser notre action, j'ai rencontré le chef de cabinet du ministre de la Santé malgache. "Nous avons un programme déjà en place", lui ai-je dit. Contrarié, il m'a répondu: "Dans la marine, il y a toujours eu des flibustiers." Sa réponse m'a plu, et j'ai décidé de continuer coûte que coûte. » La marine, Christian Gros la connaît bien. Il a passé quarante ans à son service.

Les dahalo, la mafia des campagnes

« Tu viens? me dit Christian alors que je braque la lampe sur le patient de Marie en plein arrachage de molaire. Il y a eu une attaque de dahalo [prononcer dal]. Ceux de l'autre équipe ramènent un blessé. Il a pris quatre balles. » Nous sommes à Tsaraotana, le lieu de la dernière consultation. Christian récupère aussi un des médecins. Nous passons le relais à d'autres et descendons jusqu'au fleuve où le blessé doit arriver.

« Les dahalo sont des voleurs de zébus, m'explique Christian. Ils terrifient les habitants de la région au point que ceux-ci leur octroient des pouvoirs surnaturels, comme celui d'être épargnés par les balles... »

Le premier jour, à Bedigro, nous avons eu un aperçu de la terreur des dahalo. Lors de la première consultation sur le

fleuve, la rumeur d'une attaque avait provoqué la panique. Les gens couraient dans tous les sens, les femmes cherchant à forcer l'entrée de la salle de classe où les médecins consultaient. Au loin, on entendait les tirs de kalachnikov des militaires qui pourchassaient cette audacieuse mafia des campagnes malgaches. « Les villageois se sont fait voler une cinquantaine de zébus. Ils ont voulu poursuivre les dahalo, mais ils sont tombés dans une embuscade », nous informe Dominique, le chef de la mission « Tsiribihina 2 », semblable à la nôtre, qui consulte dans d'autres villages. Dominique vient d'accoster sur la berge avec la précision et le calme d'un vrai marin. Et pour cause. Il est un « ancien d'Hubert », le plus prestigieux des commandos marine français. En 2003, retraité, il travaillait pour une société de sécurité koweïtienne quand il a pris trois balles à Falloujah, en Irak. Quatre mois de coma avec, au réveil, la perspective de ne jamais remarcher. Il se voit comme un miraculé et, s'il aide les Malgaches, c'est parce que « je veux rendre à la vie ce qu'elle m'a donné ». Les dahalo l'impressionnent moins que les insurgés irakiens. Il a installé son blessé dans un transat sur le pont, protégé du soleil par un toit en tissu auquel est accrochée sa perfusion. « Il a eu le sternum cassé par une des balles, explique Hervé, un médecin de la "Tsi 2": Il a un poumon rempli de sang. Il faut l'évacuer vers un hôpital. » Il y en a un à Belo, dans l'estuaire de la Tsiribihina, mais il faut compter quatre heures de bateau. « On ne peut pas perturber l'itinéraire de la mission, estime Christian. Trouvons-lui un taxi-brousse. »

Impossible de joindre quiconque car, depuis cinq jours, nous évoluons sans nouvelles du monde extérieur et il n'y a aucun téléphone dans les villages. Christian arrête la seule moto qui circule et, moyennant un billet de 10000 ariary (3 euros) demande à son conducteur d'aller chercher un taxi-brousse. Le motard revient peu après avec une bonne nouvelle: le chef du village veut bien prêter son bus moyennant 2500 ariary au lieu de 3000, « parce que c'est un blessé... ».



DES COMMANDANTS DE MARINE EN MISSION HUMANITAIRE

Après un début chez les commandos de Lorient, **Christian Gros** a atteint le grade de capitaine de frégate. L'appel du large l'a ensuite porté du côté des raids Gauloises. C'est là qu'il rencontre une autre sorte d'aventuriers, le navigateur Philippe Jeantot et le grand reporter de TF1 Patrick Bourrat, parrain de l'association jusqu'à sa mort tragique au Koweït en 2002. Depuis peu, c'est l'écrivain Irène Fraïn qui en est la marraine. C'est aussi au cours d'un de ces raids qu'il attrape le virus malgache. A chaque village, à chaque bivouac le soir, on le voit s'activer pour que le périple se passe le mieux possible. Il a attiré dans l'aventure d'autres anciens de la marine. Didier, Dominique et Patrick ont chacun des dizaines d'années au service de la Royale. Ils encadrent 500 professionnels de santé bénévoles, médecins, dentistes, infirmières, sages-femmes, kinés. Ils assurent neuf missions par an sur trois à quatre itinéraires avec entre 2000 et 4000 consultations par mission. Le laboratoire Médiflor fournit une aide financière et une partie des médicaments.

Association Ar Mada

44, rue de Bertinval,
95270 Chaumontel.
www.ar-mada.fr

LA SEULE MOTIVATION DE CES BÉNÉVOLES : LE SOURIRE D'UN ENFANT, D'UN PARENT



Affaire conclue. On installe le blessé à l'arrière, direction Morondava où nous le retrouverons à la fin de la mission.

Entre-temps, une mère s'est présentée à la consultation. Elle a parcouru 2 kilomètres en tenant dans ses bras sa fille qui a la main brûlée par une marmite. L'incident s'est produit il y a une semaine et, hormis un peu d'huile d'olive appliquée par un infirmier plus sorcier que soignant, elle n'a reçu aucun traitement. La douleur l'a harcelée des jours durant. Elle hurle encore, mais la fatigue semble la gagner. «A-t-elle pu dormir ? demande Pascal. – Oui, répond la mère. – C'est donc du deuxième degré profond. Si c'était du troisième degré, elle n'aurait pas pu dormir.» Pascal inspecte les chairs en putréfaction. Les cris redoublent. Marc lui donne un sédatif. Ce matin, il effectuait la même opération pour une dent difficile à arracher, hier pour un abcès dentaire. Décidément, l'anesthésiste, qui au départ doutait que sa spécialité puisse être utile en médecine de brousse, est sollicité de partout. L'enfant s'est assoupie. Je la prends à sa mère pour la tenir le temps qu'Eliette, l'infirmière, lui applique les compresses. «On va vous en donner d'autres, dit-elle à la mère. Il faudra refaire le bandage tous les jours. Vous avez bien compris ? » La mère acquiesce. Le fera-t-elle ? Eliette hausse les épaules. «Notre seule satisfaction, le sourire de cette maman lorsque je lui rends son enfant.»



«Manara ! » (au suivant). Les voix des médecins se télescopent avec celles des traducteurs. Une entaille de coupe-coupe succède à une syphilis, une splénomégalie à un palu viscéral. A quelques minutes d'intervalle, on soigne une femme qui vient d'accou-



En haut, les bénévoles et l'équipage du bateau. Journée intense au village de Bedigro avec près de 600 consultations. Une petite fille a été gravement brûlée par une marmite. A droite, Karine, pharmacienne, aide un enfant qui a du mal à respirer.

cher et une petite crevette de 1 an qui ne pèse que 2 kilos... «Manara ! » Parfois l'injustice est trop criante lorsqu'un grand costaud double tout le monde pour se faire prescrire des vitamines et du calcium dont il n'a pas besoin. C'est un notable qui se croit au-dessus des autres. Il attendra son tour, et l'on ne lui donnera qu'une poignée de pilules.

Sauver une vie... ou laisser tomber

Parfois les choix sont déchirants. Coup sur coup, deux enfants malnutris sont amenés d'urgence. Le premier a 26 mois et il fait 6 kilos. Cette fois, Christian n'a aucune hésitation. «On l'emmène à bord.» Sa tante accepte de faire le voyage jusqu'à Morondava où il sera placé dans un centre de renutrition. La seconde est une petite fille. De ses poumons asphyxiés sort un sifflement. Elle a des poches sous les yeux et son ventre est énorme. «Elle a du mal à respirer depuis qu'elle est née», explique un traducteur. Son cerveau a sans doute déjà des lésions. Mais, contrairement au petit garçon, elle ne pourra venir à Morondava. Sa mère doit demander la permission à son mari, et elle dit qu'il ne voudra pas. Comme on me l'a appris, je mélange un Aspégic avec un peu de miel que l'enfant avale goulument. Les gouttes de Célestène, un corticoïde puissant, commencent à faire effet. La fillette respire mieux. Elle pleure presque comme un bébé normal. J'explique à la mère le dosage de médicaments. Elle me regarde avec des yeux affolés. Soudain elle me sourit. Mais sait-elle qu'en l'état son enfant est condamné ? D'ailleurs, en malgache, en français ou dans n'importe quelle langue, comment dit-on à une mère que son enfant est condamné ? Le temps de ranger les médicaments, et son visage a disparu dans la foule des autres mamans.

Christian fait déjà les comptes avec le trésorier du village. Le prix des consultations, fixé à 100 ariary, doit servir aux futurs soins de la collectivité. Deux fois par le passé, le chef du village est parti avec la caisse. S'il a renoncé à ce genre de pratiques, il n'oublie pas de s'octroyer une part du butin. «Vous vous rendez compte, éructe Christian. Il veut nous faire payer la location de la salle pour les consultations, le droit de pomper de l'eau, etc. En tout, il se met 87000 ariary dans la poche ! » Christian menace le trésorier de ne plus venir faire de consultations à Tsaraotana. Puis, au moment de remonter sur le bateau, il s'adoucit. Dans un coin, il aperçoit le petit malnutri de tout à l'heure. Ses traits sont détendus. Plus une trace de cette terreur qu'il y avait auparavant sur son visage. Christian sait qu'il est sauvé. A Morondava, on lui donnera de la spiruline, une algue dont les effets sont spectaculaires dans les cas de malnutrition. L'enfant dort dans les bras de sa tante. A cet instant, j'ai compris pourquoi, depuis douze ans, Christian descend la Tsiribihina. ■

Régis LE SOMMIER